

CHEYNE

MANIER-MELLINETTE

CHEYNE

MANIER-MELLINETTE

EDITEUR

EDITEUR

médiathèque  
municipale  
romorantin-lanthenay

vendredi 19 février  
1999  
18h30

jean-françois manier  
éditeur  
laurent girerd  
écrivain

jeunes poètes français  
contemporains :  
Cheyne éditeur

*textes de*  
jean-pascal dubost  
christophe galland  
laurent girerd  
isabelle pinçon  
nathalie quintane

*lus par*  
antoine girard  
pénélope perdereau  
florent founès

**CHEYNE**  
**MANIER-MELLINETTE**  
**EDITEUR**

**Eloge de la lenteur**

Au risque de n'avoir plus à déguster, dans un avenir proche, qu'une littérature "fast-food", il me paraît urgent de résister aux pouvoirs grandissants des gestionnaires de la culture.

Le livre est un tel enjeu qu'il exige d'autres critères de valeur que sa seule vitesse de rotation. Et je crois même que son irremplaçable richesse tient à ses lenteurs, à ses pesanteurs. Ce sont ces contraintes qui font du livre cette liberté qui dure.

Oui, il faut *un autre temps pour le livre* : un temps pour l'écrivain face à son oeuvre, pour l'artisan face aux papiers, aux encres, un temps aussi pour le bibliothécaire en ses choix, le libraire en son commerce, comme pour le lecteur en son plaisir.

Le temps, sans doute, que mûrissent les rencontres, que s'accomplissent les imprévisibles métamorphoses. Le temps du lent émerveillement. Celui de l'urgence d'aimer.

Jean-François Manier

**Donneur de temps**

Nos goûts personnels nous portent vers une littérature plus proche de l'expérience, de l'intériorité, de l'engagement, que des jeux d'écriture ou des pures recherches formelles. Lire, autant qu'écrire, est un acte de résistance, face au rouleau-compresseur des images marchandes, face au "prêt-à-rêver", face au "prêt-à-vivre".

Il ne s'agit pas pour autant de se réfugier dans une marginalité somme toute rassurante, en se morfondant sur l'état actuel de la littérature, selon le thème éculé et complaisant du "poète maudit". Nous croyons au contraire nécessaire - et possible - d'aller au devant de publics non acquis.

Notre rôle d'éditeur, de découvreur, est de donner du temps aux oeuvres en cours pour qu'elles cheminent, à leur rythme, jusqu'au lecteur. En bout de parcours, cette rencontre miraculeuse entre un texte et un lecteur, cet instant si rare et sans prix, sur lequel peut parfois basculer une vie entière.

Jean-François Manier

**Le plaisir de découvrir**

Jean-François Manier et Martine Mellinette ont créé leur maison d'édition en 1980. Ils publient de la littérature contemporaine, principalement de la poésie, à raison d'une dizaine de livres par an.

**Des choix affirmés**

**Une politique éditoriale :**

A l'écart des modes, Cheyne éditeur a choisi de faire découvrir des oeuvres en marche. Après vingt ans d'activité, le pari demeure identique, même si, aujourd'hui, il ne s'agit plus exclusivement d'aller à la découverte d'auteurs nouveaux : Cheyne éditeur tient naturellement à suivre l'oeuvre désormais reconnue des auteurs de son fonds, fidèlement accompagnés depuis des années. Pour Cheyne éditeur, bâtir un catalogue, c'est prendre des risques, résolument et en toute indépendance : "Un éditeur, dit Jean-François Manier, doit refuser de se laisser guider aveuglement par des taux de rotation de stock et des prévisionnels de vente".

**Un art d'imprimer :**

Cheyne éditeur imprime ses propres livres. Jean-François Manier travaille au plomb, et l'équipe de quatre personnes qui l'entoure réalise la fabrication complète, de la conception jusqu'au brochage. La qualité de ces ouvrages attire de nombreux clients pour lesquels Jean-François Manier réalise également des travaux à façon. Plusieurs jurys nationaux ont reconnu l'excellence du travail de Cheyne comme éditeur-typographe : prix Guy Levis Mano 1989, CA d'or 97, sélection officielle des grands prix nationaux Dunhill prestige 97.

**Un lieu :**

C'est entre Saint-Etienne, Le Puy-en-Velay et Valence, au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, que Martine Mellinette et Jean-François Manier ont choisi de vivre. Ils conçoivent et fabriquent les livres dans leur maison-atelier, installée dans une ancienne école rurale, adossée à un bois de pins, au lieu-dit "Cheyne".

## Cinq collections

Dirigée par Martine Mellinette, la COLLECTION "POEMES POUR GRANDIR" propose aux jeunes lecteurs des textes de poètes contemporains. Un soin particulier est porté à l'illustration et à la mise en page de ces livres qui se veulent un éveil à la création poétique, pour ceux qui n'ont pas fini de grandir.

Dirigée par Jean-François Manier, la COLLECTION "VERTE" a fait connaître depuis 1980 près de trente poètes, dont beaucoup ont trouvé là le lieu de leur première publication.

Créé en 1984 par la ville de Lyon, le PRIX KOWALSKI est décerné chaque année, sur manuscrit, à un poète francophone. D'écritures variées, les textes lauréats révèlent tous un réel souci de création et une véritable cohérence. C'est aujourd'hui un prix de découverte reconnu internationalement.

La COLLECTION "GRANDS FONDS" publie des proses inclassables au regard des catégories traditionnelles, dont l'intention même dérange la nomenclature usuelle, et dont le projet seul invente la forme. Dirigée par J.-M. Barnaud et J.-P. Simon.

Les Cahiers de la DRAC Auvergne : revue thématique (théâtre, livre, patrimoine, etc.) qui rassemble depuis 1996 les témoignages d'acteurs culturels dont l'expérience, enracinée en région Auvergne, contribue à nourrir le débat national.

4

## Jean-François Manier écrivain :

*Sur un chemin de maigreur*, 1980.

*Comme la terre que le dégel nous rend*, 1985

*La maison dans l'allée*, 1990

*C'est moi*, 1994

5

Patience ! C'est Cheyne enfin au bout du chemin en forêt. Pour mieux être au monde, ceux qui travaillent ici se sont protégés du bruit et de la hâte. Les voici à pied d'oeuvre. De ce "lieu improbable" (Siméon/Barnaud) que je n'ai plus visité depuis bientôt dix ans, depuis le commencement en somme, je garde le souvenir d'un espace à ma mesure et selon mes vœux. Il y a quelques endroits vers lesquels je crains de retourner tellement sans doute j'aimerais y vivre. Nulle part cependant je ne trouve la poésie à l'état naturel.

Je veux dire qu'il n'existe aucun lieu naturellement poétique donc délectable parce qu'une soudaine élévation de l'âme m'aura tourné la tête et soufflé d'écrire un peu. Non, à Cheyne, simplement la poésie a son habitat repérable à quelques preuves : fourbis de livres et de recueils auquel la sage et ronde luisance des machines semble faire honte et puis ces couches de papier vierge que nul faux mouvement ne viendra jamais déranger. J'ai oublié le reste qui en dit plus et mieux peut-être.

Il faut aller à Cheyne avec l'idée, on l'aura compris, que la poésie c'est deux ou trois élans simples mais justes de la pensée et de la main ? Plus d'un poète aura fait dans l'atelier-préau le constat d'une maladresse rédhibitoire et compris, à cette occasion, combien vraiment le poème le met "nu au pied de la lettre" (Castex-Menier). Car seule la main qui lève la page paraît en mesure d'opérer cette clarification, d'orienter le rayonnement que le poème imprimé projette vers son auteur, amenant celui-ci à voir dans le texte de plomb "comme un symptôme inquiétant", le forçant à s'interroger : "c'était donc si grave que ça ?" (Siméon). Dix ans après, je me plais à imaginer qu'à la suite de cet éblouissement, l'œil du poète s'est emparé peu à peu, dans cet espace, de tout ce qui a rendu son aveu possible et que le fouillis proche des grands arbres sous lesquels il aime tant marcher aura peine désormais à disperser.

Jean-Louis Jacquier-Roux. In : Fond(s) de tiroir ; 9.

6

## Cheyne joue avec le temps

" Il s'agit de revendiquer un temps à soi. " Jean-François Manier, fondateur de Cheyne avec Martine Mellinette, s'exprimait ainsi lors d'un reportage diffusé sur Arte le 6 février 1996. Le poète-éditeur-imprimeur était l'une des figures choisies par la chaîne pour illustrer un "Eloge de la lenteur".

Jean-François Manier connaît le sujet à fond. Au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, il travaille avec infiniment de patience, et de détermination, à construire un catalogue dédié à la littérature contemporaine, la poésie particulièrement, réalisant lui-même des impressions soignées.

[...]

S'il a choisi de défendre un genre dont les espérances de vente rapide sont particulièrement faibles, pas question pour Jean-François Manier de vivre dans la marginalité.

Le terrain, il connaît. Il se diffuse et se distribue directement en librairie, " la moins mauvaise des solutions pour défendre notre fonds ", explique-t-il. Aujourd'hui, il travaille régulièrement, et en vente ferme, avec 150 librairies, engageant parfois des partenariats étroits. Il a ainsi réalisé des textes en coédition avec plusieurs librairies - La Hune, Compagnie, Le Temps des cerises, Ombres blanches, L'Armitière - qui partagent les coûts de fabrication de plaquettes qu'ils offrent à leurs clients.

[...]

Jean-François Manier n'oublie pas qu'il est d'abord un " passeur de textes " entre des auteurs et des lecteurs. Un noyau dur d'auteurs, dont Riou, Barnaud, Siméon, Guyon, Sorrente, Dall'Aglio, se retrouve chaque année au printemps pour des lectures croisées où chacun apporte des inédits. Le public y est lui aussi convié deux fois par an, en février et en août, pour une "Lecture sous l'arbre".

Annie Favier, Livres hebdo ; 193. Février 96 (extraits)

7

C'est en écrivant des lettres à son grand-père que Jean-François Manier, né à Paris en 1952, prend goût à l'écriture dès l'enfance. Puis à la lecture, " le temps, sans doute, que s'accomplissent les imprévisibles métamorphoses. Le temps du lent émerveillement ". Comme il n'y a pas d'option "poésie" à H.E.C, il abandonne les études pour visiter la Chine et l'Indonésie. Divers petits métiers, sur place, et en France, lui permettent alors de voyager en notant chaque jour les rêves de ses nuits.

Pendant presque cinq ans. La vie rêvée en quelque sorte ! C'est en préparant un voyage au Japon que Jean-François et sa compagne, Martine Mellinette, décident de changer de cap. Pour devenir éditeurs, grâce aux conseils éclairés de Rougerie, rencontré à la suite d'un grand article paru sur lui dans *Le Monde*. Mais, afin de fuir " la vitesse de rotation " d' " une littérature fast-food", ils cherchent à apprendre d'abord la typographie. Après un stage à Montluçon, ils achètent du matériel avec leurs économies " japonaises ". Ne reste plus qu'à trouver un lieu. Des requêtes épistolaires sont expédiées à plusieurs maires; celui de Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, propose une école désaffectée. L'imprimerie s'installe. Enfin naissent, en 1980, les éditions.

Voilà donc bientôt quinze ans que L'Imprimerie de Cheyne, devenue Cheyne éditeur - même si l'activité artisanale d'imprimerie demeure la plus importante -, que Jean-François Manier édite, écrit et s'affaire pour promouvoir la lecture et la poésie.

Une " collection verte " donne chaque année trois ou quatre titres de poètes dont Jean-Pierre Siméon, qui a obtenu le prix Apollinaire 1994 pour *Le sentiment du monde*. Ce dernier crée en 1991, avec son complice Jean-Marie Barnaud, la collection " Grands fonds " (terme emprunté au vocabulaire d'imprimerie pour désigner les marges extérieures) qui accueille des textes de " prose inclassable ". Une " collection grise ", depuis 1984, publie chaque année en collaboration avec la ville de Lyon le Prix Kowalski, décerné sur manuscrit. Et les " Poèmes pour grandir ", initiative de Martine Mellinette, en 1985, s'adressent en priorité aux enfants. Avec des images ou collages souvent exposés, comme à la Bibliothèque Nationale en 1990.

L'ensemble offre une présence indiscutable dans l'édition de la poésie française. Un lieu aussi, où Francis Ponge écrit *La Fabrique du Pré*. Une prémonition, sans aucun doute.

Magazine Littéraire ; 324. Sept. 1994.  
S.S.

8

### antoine girard

Metteur en scène et comédien

En 1955, il fonde sa compagnie " La chair des mots " dont les travaux s'axent principalement sur la transmission des poésies.

" Les Rendez-vous poétiques " hebdomadaires, qu'il anime à Paris en sont à leur quatrième saison (actuellement au pub " le Finnegans Wake ").

(Lecture intégrale en feuilleton des " Fleurs du mal ", lecture intégrale en feuilleton de " Grabinoulor " de Pierre Albert-Birot (jusqu'en 2003), invitations de revues (Petite, Décharge, Java...) et d'éditeurs, programmes thématiques : Jeunes poètes, classiques du XXème siècle, etc...)

Seul, ou avec sa compagnie, il effectue de nombreuses lectures à l'invitation de diverses structures, médiathèques, théâtres, festival de poésie...

Ancien élève de l'école de la rue Blanche, il travaille comme comédien et assistant à la mise-en-scène avec Jean-Marie Villégier depuis plus de 10 ans.

### pénélope perdereau

Comédienne

Ancienne élève de l'école de la rue Blanche, a travaillé notamment avec Patrick Haggiag, Thomas le Douarec, Sophie Pérez et Jean-Marie Villégier pour " La Colonie " et " Les Juïves ". Participe depuis la saison 1997 aux " Rendez-vous poétiques ".

9

jeunes poètes français contemporains :  
Cheyne éditeur

10

Imprégné par le monde méditerranéen.  
 Découverte de la littérature en classe de 1ère.  
 Ecriture de centaines de poèmes en forme fixe, d'une pièce de théâtre, puis plus tard, de poèmes en forme libre.  
 Soif de lectures, de connaissances.  
 Plus que des auteurs favoris, des livres-commotion :  
*Le lys dans la vallée, L'annonce faite à Marie, Lettres à un jeune poète.*  
 Premiers envois à des écrivains (1993) : encouragements de Christian Bobin, de Philippe Jaccottet (1995)  
 Rencontres avec Charles Juliet, Claude Roy.  
 Excursion dans le Grand Erg Oriental (1997)  
 De nouveaux livres marquants :  
 L'oeuvre de Yanniss Ritsos, la trilogie de Marc Bernard, l'oeuvre de Pascal Quignard.  
 Deux lectures de *L'Attache aveugle* (mai 1998) :  
 à Toulon, Librairie Gaïa et à Paris, café La Blue Note.

## L'attache aveugle (Extraits)

Mardi 7

La nuit, le jour, l'écriture me traque. Adolescent, je m'y rendais comme à une cour de récréation, libéré, sans aucune conscience de la gravité en jeu. J'y allais, très bien ; je n'y allais pas, tant pis. Désormais elle m'obsède : je pense écriture. Lorsque j'éprouve une forte émotion, souvent, malgré moi, je me dédouble d'elle. -Dois-je la traduire cette émotion, et si oui, en quels termes ? Le temps de cette interrogation, même encore floue, et l'essentiel déjà se décale. J'ai une telle soif de m'enfoncer dans l'instant présent que je voudrais plaquer sur chaque chose une expression ; paradoxalement, c'est cette chasse ouverte qui m'en empêche. Je deviens incapable de me confondre au monde alentour, incapable de me laisser imprégner sereinement jusqu'à devenir moi-même ce monde : immanquablement, je me sens obligé de lui dégoter un nom, une sorte de justificatif ; et vouloir le nommer c'est vouloir le dominer, or on ne domine rien si peu que la vie, imprévisible, surprenante dans ses sautes. Finalement, trop gamberger me ruine : l'évanescence, plus rien en moi ne l'accroche. Je suis devenu trop lisse, trop invulnérable à force d'élucubrations. Il faudrait que je puisse me sortir de la tête cette maladie du mot-à-tout-prix et

simplement écouter la mer, là, en contrebas, ne pas chercher à y voir un toit ou une tarte bleue. La mer pour la mer, se contenter de cette transparence... Mais l'écriture ne tarde jamais à la ramener, grande gueule, irrespectueuse, alors que le monde était vierge, que mon émotion était vierge, et que nous communions à l'abri de tout discours. Parfois l'écriture est un tel réflexe nerveux, un tel poids de mort, que je voudrais me déconnecter la cervelle, la débrancher et vivre artificiellement. Si tant est que ce soit possible.

Vendredi 24

Il ne faut pas se tromper d'écriture. Je crois comprendre. Lorsqu'on s'engouffre dans la tornade d'écrire, on peut se laisser abuser pour la spirale des livres à répétition, des recueils à volonté, aussi machinaux que les besoins du matin. On en vient à s'étaler comme on s'empiffre en société, sans vergogne. Je ne voudrais pas me tromper, me laisser prendre par des courants ascendants et planer dans une rhétorique de vitrine. Mes yeux à peine scalpés, j'ai peut-être eu le tort de chercher à les remplacer intégralement. Au détriment des premiers bruits qui témoignaient d'une chance autour de moi. J'ai refoulé toute légèreté pour ne retenir que sérieux et austérité. Mais que fallait-il ? Me contenter béat des fraîches pulsations de la rosée et des vives cavalcades du mistral sous prétexte qu'elles illustraient une simplicité naïve pourtant essentielle ? Leur préférer un travail aride signe d'une reconstruction en profondeur, bien que coupé du reste ? Si elle retire du monde, l'écriture ne sert à rien. Et si je m'y soumetts, je crois, c'est finalement pour plus tard ne plus y avoir recours, pour faire de ma vie future une oeuvre d'art où les paroles échangées n'exprimeraient plus l'échec face à la dure condition d'être - une oeuvre d'art inachevée, toujours à venir, sous-tendue par un silence lisse et parfait. Là-bas, lorsque je parlerais, ce serait comme dans les bons livres, pour dire quelque chose. Dans l'intervalle, je me contenterais d'une

sagesse hors du verbe, une sagesse qui passerait dans le sang, dans le geste. Car j'ai la tentation de finir ma vie muet ; ne rien rajouter à la diarrhée des commentaires ou des mémoires ; finir aveugle et contemplatif.

15

laurent girerd

## Le souffle dans l'oreille

Lorsque j'eus la chance de croiser Claude Roy sur la balance du temps, il pesait quatre-vingts ans et moi cinquante-sept de moins. Le premier contact remonte à l'automne 1995. C'est le lecteur d'édition que j'avais alors sollicité. Nous avons donc déjà échangé quelques politesses lorsque, au printemps 1996, il m'obtint un stage à la *Nouvelle Revue Française*. De vive voix ou par courrier, jusqu'à l'automne suivant, nous devions prolonger l'échange. Il m'en reste, je le sens, de multiples leçons. A cette heure, seules trois passent le cap de la parole :

Les dernières années, Claude Roy ne se rendait plus qu'épisodiquement rue Sébastien-Bottin. C'était d'ailleurs sans volonté de s'attarder : officiellement pour récupérer son courrier, mais surtout, je présume, pour recouvrer l'intimité de son bureau et saluer les amis. Comme un chat maître en sa maison, il empruntait toujours le même chemin : l'escalier en colimaçon qui relie le deuxième étage au troisième. Un long couloir prolonge cet escalier, et c'est au bout que résidait la *Nouvelle Revue Française*. Avant de regagner son bureau, Claude Roy y faisait un détour. C'est à cette occasion que je le rencontrai. Ou plutôt que, pour la première fois, je l'entendis marcher. Ce fut finalement la même découverte. Une opération aux poumons l'avait affaibli. Marcher, Claude Roy ne pouvait plus l'envisager qu'en râlant à pleine poitrine. Son souci de ne pas laisser ses pieds trainer de fatigue devait contribuer à l'aggravation de telles crevasses respiratoires. On ne compte pas vingt mètres des plus basses marches de l'escalier jusqu'au seuil de la Revue. Mais cela suffit pour apprécier qui, de l'homme ou de la maladie, décide dans ce calvaire. " Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas ", dit Saint-Exupéry. Claude Roy se le répétait-il alors qu'il s'époumonait à défilier la pesanteur à trop courts intervalles ? Sous ses apparences de feuille d'automne demeuraient des profondeurs intactes : c'est dans cette nappe vierge qu'il puisait la force d'arracher une jambe du sol, et de recommencer.

Je vois dans cette abnégation davantage qu'une courtoisie quasi chevaleresque à honorer l'amitié, j'y vois l'extraît d'une existence : graver la vie en pente, comprendre qu'arriver en haut ce n'est justement pas être arrivé, qu'il y a encore à répondre d'un tunnel, et s'y enfoncer, convaincu de la lumière imminente.

Claude Roy renouvelait cet exténuant exercice de vivre à chacune de ses visites. Et sans doute de façon quotidienne, pour ses proches, pour ses

16

animaux familiers. Peut-être même l'a-t-il entamé en décembre dernier, histoire de voir avec quelle naïveté fleurissent les roses de Noël. Le souffle n'a rien à voir avec la capacité pulmonaire. Je le sais maintenant de source sûre.

Quiconque s'engageait dans le couloir menant à la Revue bannissait dans l'instant tout effet de surprise : un judas grand comme l'encadrement de la porte avertissait à vitesse sonique de la moindre visite. Si je distingue à présent le pas de Claude Roy, le délai qu'il me laisse n'est pourtant pas suffisant à me rendre contenance ; et lorsque l'homme passe le seuil, je me dresse certes avec allant, mais à chaque fois le visage pris au dépourvu. Me voilà seul depuis quelques minutes. Pouvoir me retrancher derrière quelqu'un de la Revue m'aurait donné davantage d'assurance. Là, je suis en première ligne. Claude Roy sent-il mon trouble ? Nous nous saluons poliment. Ce qui me frappe, c'est combien son physique et son écriture se sont moulés dans un même corps, je dirais, italique : tous deux penchent et claudiquent (ses lettres, à se manger l'une l'autre, donnent l'impression d'une réelle difficulté à avancer dans la page), mais dans le même temps dansent, car une malice toute transalpine, celle dont pétillent ses écrits, s'étend aussi du fond de son oeil au bas du visage. Ereinté, Claude Roy ne tarde pas à demander l'hospitalité du canapé. Sans allure au milieu de la pièce, je décide de me rasseoir. Nous restons ainsi près de cinq minutes : moi faisant mine d'être replongé dans mon travail, lui regardant étrangement le bout de ses pieds. On sous-entend d'un silence pesant qu'il est vide. Celui-ci était trop plein - comme si, implosant, il ne nous laissait aucune faille où nous infiltrer. Je commence à m'affoler de mon manque d'initiatives - d'autant que Claude Roy commence à ouvrir son courrier - mais il est vrai qu'à travers lui voyagent une cohorte d'écrivains étoiles, d'immenses territoires de connaissances, et c'est la hauteur de cette montagne qui me pétrifie. J'ai la bêtise de croire qu'il me faudrait savoir l'escalader à coups de brillantes formules. À la place je bredouille une fadaïse. Claude Roy répond gentiment, se lève puis, aussi lentement qu'il est arrivé, repart. Lorsque je raconte l'heureuse visite, mes regrets (cette poignée de main plutôt encombrée, ce silence monocorde), loin d'inquiéter, attendrissent. " C'est, m'explique-t-on, et j'insiste pour qu'on me le répète, que Claude Roy est timide ! " Ainsi, on peut avoir côtoyé Pablo Picasso, Gérard Philipe ou Octavio Paz, et ne pas se montrer à son aise en face d'un jeune inconnu. Au bout du compte, l'extraordinaire n'est pas de dialoguer avec les grands de ce monde quand on en fait soi-même partie : on pulse toujours dans ses richesses les plus sûres pour équilibrer de tels rapports. Peut-être qu'être présent d'homme à homme exige davantage. Peut-être en apprend-on plus sur la façon de ne pas humilier les démunis. Peut-être était-ce la signification de ce silence.

17

J'ai souvent adressé mes manuscrits à des hommes de lettres dont l'oeuvre a pour moi été déterminante. Sans doute en quête d'un oeil rompu aux écritures, et plus encore, d'une approbation faisant autorité. Je ne suis pas sûr que Claude Roy affectionnait ce rapport de maître à disciple. Dans *Le Fleur du temps* - où il reprenait le mot de Beckett au jeune Charles Juliet : " Eloignez-vous et de vous et de moi " -, il dénonçait la posture d'adoration qu'adoptent certains écrivains débutants envers leurs aînés.

Le hasard a-t-il ses tendances ? Agit-il sans perspective ? Toujours est-il que Claude Roy me fera signe, et qu'il s'y livrera encore à trois reprises. Réponse carrée, parfaite, en quatre saisons. Le mot " shi ", en japonais, qui signifie le chiffre quatre, désigne aussi la mort. Comme si, en l'espace de quatre lettres, Claude Roy m'avait fait le don, minimum certes, mais nécessaire et suffisant, qui me permettrait de poursuivre un chemin d'écriture. Dans sa troisième lettre, en réponse aux textes remis quelques mois auparavant, il émettait ses réserves au grand jour. Il me corrigeait en profondeur. Son ton n'était pas celui d'un juge, mais d'un homme qui, à mille kilomètres de là, m'invitait à m'asseoir à ses côtés sous un arbre, épaule contre épaule. Cet homme détenait le pouvoir d'accélérer violemment ma propre croissance - avec les souffrances que cela implique. Manifestement, il en avait décidé ainsi. Il me rajoutait un âge. Un mois plus tard, je recevais une nouvelle lettre. Comme la première, celle-ci était rédigée de sa main. Quelques phrases seulement, nouées, gelées par la vieillesse, interminables à force de ne pouvoir être déchiffrées. Pourtant, l'impression que j'en garde est celle d'un coup de vent : il me renouvelait sa confiance, mais comme s'il fallait ne plus s'y appesantir. Peut-être considérait-il que rien, sinon le travail, sinon la solitude, ne me serait plus d'aucun recours. Le chiffre quatre évoque l'idée de potentialité, mais n'est pleinement lui que dans ce qui le caractérise : l'attente de l'épiphanie, qui vient avec le cinq. Monsieur Claude Roy, cette cinquième saison, vous l'avez positionnée en moi de façon claire et douloureuse. Je ne l'atteindrai jamais. Là n'est pas l'essentiel : chaque jour, avec plus ou moins de bonheur, j'écris dans sa direction.

Laurent Girerd, *Hommage à Claude Roy*, NRF ; 545. Juin 1998.

### Bibliographie :

*L'attache aveugle*, Cheyne éditeur, 1998 (Grands fonds)  
*Le souffle dans l'oreille*, NRF ; 545. Juin 1998.

18

Les textes de Laurent Girerd seront lus par

**florent founès**

Né le 21 juin 1939

Ni comédien, ni lecteur.

A été journaliste, chevrier dans les collines provençales, restaurateur et correcteur d'imprimerie.

19

**jean-pascal dubost**

Né en 1963 à Caen. Vit à Tours.

**C'est corbeau**

(extraits)

**Reste à lui donner un nom**

Voilà ce qui arrive : je veux écrire un livre sur les corbeaux, le commence à peine et, un matin, c'est le matin, la porte d'entrée s'ouvre et grince; tu entres ; et il y a dans tes mains un corbeau d'une semaine environ; je revois tout.

**Variations**

La voix de certains a un son guttural et rauque "raab", "roab", "corc", suivi d'un "kling" assez mélodieux, d'autres émettent un "croâ" profond et plein ainsi que "gag", enfin on connaît bien ces appels, les "crab, garr, arrc" qu'ils accompagnent de révérences diverses, n'oubliant pas qu'ils appartiennent à la famille des oiseaux.

20

**Corbeautière**

J'avais noté dans un cahier plusieurs choses intéressantes sur les corbeaux qui traînent dans mes rêves, cette odeur d'oreiller qu'on remarque quand on les prend dans les mains, leur air goguenard quand ils marchent et leur mine de rien en vol, comme si tout pouvait se résumer dans un cahier qui leur est ouvert jour et nuit.

Interventions en milieu scolaire et animations (lectures, ateliers d'écriture)

**A publié :**

*Carnet celtique*, La Bartavelle, 1992

*Les vieux costumes*, L'Arbre, 1993

*Les Quatre-chemins*, Cheyne éditeur, 1995

*Poèmes ravis*, La Bartavelle, 1995

*Les cochons prosaïques*, L'Arbre, 1996

*C'est corbeau*, Cheyne éditeur, 1998

*Des lieux sûrs*, Tarabuste, 1998

21

**christophe galland**

Né en 1959 à Cannes

Après avoir été élève à l'école du T.N.S. à Strasbourg, il est lauréat de la Villa Médicis "hors les murs" à New York. A son retour, il poursuit une double carrière de comédien et de metteur en scène. Il est pendant dix ans l'assistant du metteur en scène Jean-Marie Villégier pour le théâtre et l'opéra. Comme comédien, il a travaillé sous la direction de Strosser, Gironès, Vincent, Rist, Villégier... Depuis 1989, il a assuré la mise en scène de plusieurs œuvres théâtrales et lyriques en France et à l'étranger, et enseigne régulièrement l'art dramatique.

*JE s'adresse* est son premier livre publié. (Cheyne éditeur, coll. Grands fonds)

*JE s'adresse* est une suite de discours, d'adresses particulières dont le destinataire est considéré comme un confident silencieux, à qui "JE" fait part de quelques interrogations singulières sur ce qui, hommes et femmes d'ici-là, nous fait ou défait.

22



JE s'adresse  
(Extraits)

XIII. Au vieillissement de la face

- Je ne me reconnais plus la face que j'avais d'antan. Elle avait, durant l'enfantine, ce particule si tendre d'apparence de ne rien laissé trahir d'autre que l'innocence de l'inexpérimenté, d'être toute dans la découverte en curiosité des projets imaginés de la vie à venir, celle-ci qui chatouillait l'âme jusqu'à faire oublier la présence d'ici-bas. Et puis, dans une période pas lointaine du tout, a-t-elle pas basculé dans le définitif ?!

Devant le miroir, que l'étonnement fut à l'image du reflet de la face étonnée ! Sur la surface lisse du cutané, l'étrange était apparu, sous la forme de la ride en sillon, signe par excel du vieillissement de la face !...

En quoi réagir ? Comment se comporte en pareille circonstance ? Je n'avais jamais eu à réfléchir à tel problème, je n'avais jamais à penser que cela puisse arriver d'un coup si bref, si brutalement, si sans répliques à rire, j'étais dans le décontenancé, et fallait-il bien se rendre à l'évidence que le coup était porté à durablement ! Le miroir en quoi j'avais la confiance, renvoyait l'image de celui qui n'était plus ce qu'il était auparavant : une image à laquelle il aurait pu correspondre un jour, mais dans un temps à l'assurance bien plus reculé. C'est dire la déconvenue, et le doute qui s'installa sans qu'on y pût à rien.

Le doute de sa permanence à soi, de la pérennité de sa personne, à cause de l'image qu'on s'en était faite, qu'on avait construite depuis qu'on était en capacité de le faire, de ce qui arriva quand on fut dans la conscience vive de n'être plus que dans le constat impuissant de sa défaire à soi. D'abord, ce fut comme l'angoisse, le sentiment dans la diffuse de perdre à jamais ce qui nous était le plus cher, et puis petite à petite, en germination nouvelle dans

la conscience, à l'observance dans le creusé du sillon, la certitude du passage, la révéle de soi appartenant au genre de l'humain, tout vieillissant, tout renaissant, et l'état d'entre rien, l'état de soi nouveau, acceptation de l'évidence : la permanence de soi dans le passage d'ici-bas, d'ici-là.

XVI. Fatigué et merveilleé

- Je suis *Fatigué*. Cet état n'est pas le bon quand il faut se porter à *Merveillé*. Je m'y porte pourtant avec l'énergie qu'est pas, mais avec le sentiment de l'intérieur d'arriver quand même.

En deux ou trois mots, s'agissait-il de passer de l'état de *Fatigué* donc, à celui de *Merveillé*, définitive approxime du projet. Un projet simple à l'imagination mais qui complique la réalisation. Reprenons donc et...

Je suis *Fatigué*... Et si cet état n'était pas le mien, si était celui d'un autre qu'a pris ma place ?...serait une solution à la complication mais qu'engage autrui, étant pas là, faut chercher ailleurs, mais ailleurs n'est pas facile à trouver idem... Laissons pas tomber. Percevons bien dans notre for intérieur une petite lueur chatouillante qui pourrait faire penser à *Merveillé*, mais serait-ce pas un *Imaginé* avant-coureur du *Dormoir*, serait-ce pas un indicateur à plonger dedans ? Serait une solution après tout. Là, trouve-t-on tout un tas de réels imaginés qui pourraient nous aider à reconnaître plus tard le *Merveillé* quand y sera en face. Le *Merveillé*, il est vrai n'est pas loin du *Sommellé*, y diffère seulement que serait un *Sommellé* mais sans *Dormoir* - comme un réel imaginé mais serait devenu un imaginé réel.

Que faire ?... Se porter dans le *Dormoir*, y rester un temps, puis voir après si on se porte à *Merveillé* ou non ? Serait une solution à la complication qu'engagerait personne d'autrui que le *Fatigué*... Solution simple qui ne demanderait comme effort que de s'enfouir la tête dans l'oreiller. Vas-je m'y adonner ?

Demande à se laisser persuader. Suffirait de le trouver, l'oreiller, et de le trouver bien ouaté.

isabelle pincon

Née en 1959. Vit à Lyon. Etudes d'interprétariat et de psychologie. Prix de la nouvelle du Mans en 1993. Prix Emile Snyder en 1995. Membre d'Ecrits-Studio.

C'est curieux  
(extraits)

Quand l'homme m'a donné le bulbe énorme, je l'ai posé dans un angle de mon appartement comme on pose un coussin ou un magazine. Je n'y ai plus pensé. Un jour, l'homme est revenu me demander des nouvelles du bulbe énorme. On est allé voir ensemble. Par le haut du bulbe sortait un tronc gros comme celui d'un chêne, par le bas des racines blanches qui rampaient jusqu'au piano. J'ai dit à l'homme : " C'est curieux, je n'avales encore rien remarqué ! "

Il m'a répondu qu'en matière de bulbe, il fallait s'attendre à tout.

L'homme parfois réclame des enfants. Il en mettrait un peu partout dans les fauteuils, les installerait à sa façon, dans la cuisinière, sur les cintres. Il les partagerait en deux les filles d'un côté, les garçons de l'autre - et chaque fois que la pluie tomberait, il leur ferait prendre l'eau. Il y a juste une chose qu'il ne pourrait pas supporter, c'est que les enfants sortent de sa tête et mettent le désordre dans son appartement.

Curieusement si cela arrivait, il se remettrait à faire pipi au lit.

L'homme est mathématicien, il découpe toutes sortes de formules qu'il colle en travers des paysages, aux endroits les plus fragiles. Parfois je découvre un chiffre sur ma peau ou une figure géométrique qui annonce un temps plus clémente.

C'est curieux cette façon de mettre la terre et le soleil en cube.

Par temps humide l'homme bourre ses pensées de papier journal. Au début il n'en mettait que dans ses chaussures ou les manches de son manteau. Mais aujourd'hui il n'omet aucun recoin de son anatomie. A la fin quand il ressemble à un épouvantail, les oiseaux sortent de chez lui par centaines et recouvrent la campagne d'une zone de franche liberté.

Curieusement c'est le moment que je préfère pour lire mon journal, à la terrasse d'un café.

27

isabelle pinçon

UT (extrait)

Inédit

Quand je repasse, le linge prend la marque quadrillée de ma table à repasser. Ainsi, Ut porte des chemises blanches quadrillées, des losanges accordés.

Quand on joue avec les mots, on se fout des objets, même les plus rudimentaires. On a déjà tout pris.

Mon fils me dit que du moment que je lui dis parfois : *t'es chiant*, il peut me dire à moi : *t'es chiant*. Je ne sais pas quoi répondre. Je suis mal à l'aise avec la notion de réciprocité. Mon fils me dit : *t'es chiant*.

Je suis très bien incorporée au monde, mariée depuis 22 ans, trois enfants, un appartement confortable, un quartier avec toutes commodités, magasins achalandés, transports, monuments, police municipale, l'église facile d'accès. Une incorporation réussie.

Oui, les cheveux sont érotiques.

Chaque fois qu'on lèche un peu de coeur, ça râpe la langue, ça active le sang, ça s'engouffre dans les chambres.

Un jour vous changerez de main, de voix, de tout, de rien.

A publié :

*Emmanuelle vit dans les plans*, Cheyne éditeur, prix Kowalski, 1994

*C'est curieux*, Cheyne éditeur, 1995

*Au village*, Vri/so, épuisé

*Mort et vif*, le Dé Bleu, 1996

*On passe à autre chose*, L'escalier de poche, 1997

En revue : *Verso*, *Nouvelle Donne*, *l'Evidence*, *SapriPAGE*, *Promoteo* (revue latino américaine), *Décision* (revue allemande), *l'ic* (revue belge), *Bacchanales*...

28

nathalie quintane

Née en 1964, vit et travaille à Digne-Les-Bains

Remarques

(extraits)

Si on abat une cloison entre un salon et une chambre, que reste-t-il : le salon, ou la chambre ?

Retournée, une table atteint sa stabilité maximale.

Les baignoires sont faites de telle sorte qu'une fois allongé à l'intérieur, on voit d'abord un robinet.

Hors le grille-pain, aucun appareil ne donne à la nourriture de jaillir de manière aussi manifeste.

Un palllasson est placé en général devant la porte d'entrée : placé derrière, il est repoussé par la porte chaque fois qu'elle s'ouvre.

Un ordre d'apparition qu'on ne peut remettre en cause : le parapluie, avant le porte-parapluie.

On peut expliquer les courbes de niveau en coupant une pomme de terre en rondelles.

Les maisons baptisées portent principalement des noms de femmes et d'arbustes vivaces.

29

Les personnes à qui l'on s'adresse à travers la porte d'entrée répondent.

Chaque fois qu'on s'approche d'une vitre pour voir s'y former de la buée, ce n'est pas toujours qu'on vérifie sa propre existence.

Il est impossible de saisir la configuration générale d'une maison, en étant dans les toilettes.

Plafond : un homme et demi au-dessus du plancher.

A publié :

*Remarques*, Cheyne éditeur, 1997

*Chaussure*, P.O.L., 1997

*Jeanne d'Arc*, P.O.L., 1998

A paraître : *En pièces*, P.O.L., 1999

Dans les revues : *Doc(k)s*, *Java*, *Nioques*, *If*, *Revue de Littérature Générale*, *Perpendiculaire*, *Prospectus*...

30

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Georges Mérimon  
Thierry Fourneau

Pierre Autin-Grenier  
Louis Dubost  
Jean Le Mauve

Lecture Hermann Ungar

Section jeunesse  
Extraits de " Le monde entier m'attend "

1994

Lecture Benoit Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges

Ecrivains de l'ouest américain  
Michel Valmary

Jean-Marie Laclavetine  
Thierry Guichard

Bohumil Hrabal : " Fleur de Prague "

" Iles... paroles francophones "

Lecture Louis Calaferte

Pierre Gripari : " Les contes de la rue Broca "

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer  
En présence de D. Gautier du Dilettante

31

1995

Lecture François de Cornière

Lecture Léon Werth  
En présence de Viviane Hamy

Eric Holder

Jacques Borel  
Classe 1<sup>er</sup> L du Lycée Claude de France  
Section jeunesse  
Lecture Jacques Prévert

Thierry Guichard : " Le Matricule des Anges "  
Alain-Claude Gioquel : Contre-Vox  
Jacques Serena

" Au fil... d'Ariane "  
Lecture d'auteurs de l'antiquité

Didier Daeninckx et les Editions Verdier en présence de  
Gérard Bobillier.

Section jeunesse  
Marie-Aude Murail. Chris Donner

1996

Cabaret La Fontaine

" Je vous croyais mort ! Enfin ce sera pour une autre fois.  
Lecture du Journal de Jules Renard.

Annie Saumont  
Les Ambassades

La Tentation de Saint Antoine de Flaubert  
Jean-Marie Villegier

Théodore Balmoral. Revue de littérature

32

avec Thierry Bouchard, Jean-Pierre Chambon, Antoine Emaz

Section jeunesse

Catherine Cerûtude de Patrick Modiano

H.P. Lovecraft, celui qui hantait les ténèbres  
Avec Michel Houellebecq

1997

Le Cancan des corps guerriers  
Les femmes et la guerre  
Mise en scène Susana Lastreto

Le 17<sup>e</sup> siècle à plein coeur  
Atelier 360°  
Lecture de Madame de Scudery, Madame de Lafayette, Madame de Villedieu,  
Molière, La Fontaine, Corneille, Racine, La Rochefoucauld...

HB Editions  
avec Huguette Bouchardeau et Jean-Noël Blanc

Les Ambassades  
Des poètes en région centre  
Patrice Delbourg

Louis Aragon 1897-1997  
Jean Ristat

Un peu perdus...  
d'après " La misère du monde " de Pierre Bourdieu

33

1998

Janvier

Des nouvelles d'amérique latine  
Sylvia Baron Supervielle  
Susana Lastreto, Marilu Marini, Rodolfo de Souza

Février

Jeunes poètes contemporains  
textes lus par Antoine Girard  
en présence de Jean-Pascal Dubost, écrivain

Mars

Lecture Annie Saumont  
Cie Clin d'oeil

Les Ambassades 1998  
"Ecrivains traducteurs"  
René de Ceccatty  
Lecture Cie Frasil

Octobre

Rencontre avec Marieke Aucante  
pour son livre " Elle et lui "  
Nathalie Bauchet

" Une noire vaut une blanche "  
textes de Dorothy Parker  
Mise en scène Hervé Colin

Novembre

" La découverte de l'Afrique "  
textes de Raymond Cousse  
Compagnie du Champ de l'Alouette  
France Jolly

" Poèmes pour ouvrir les portes "  
Claude Vercey  
Collectif Impulsion

34

1999

*Janvier*

Sylvaine Zaborowsky  
Théâtre  
Lecture par Françoise Le Meur,  
Raul Indart Rougier

L'humour, la poésie  
Lecture par les comédiens de l'Atelier 360°

